



# Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE-X  
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL - N° 195 - SEPTIEMBRE 2015 - 1€

## *Après un pèlerinage à Rome*

Après un pèlerinage à Rome

1

La paix chrétienne

4

Jubilé du Cours Sainte  
Catherine de Sienne

8

Chronique du prieuré

12

Le dogme de l'Assomption n'a été proclamé que récemment – le premier novembre 1950 – mais le mystère du transitus Mariae, du passage à Dieu de Marie, de son élévation au Ciel, en corps et en âme, a été cru depuis les origines du christianisme. Comment expliquer alors cette longue attente avant que le pape n'engageât son infailibilité par une déclaration solennelle ? Il fallait auparavant que l'Immaculée Conception fût proclamée.

Mais cette vérité, comme préalable à l'Assomption, donna lieu longtemps à de virulents débats. Certains craignaient que l'Immaculée Conception fût échapper Marie à la Rédemption universelle opérée par son divin Fils. La notion de préservation du péché originel en prévision des mérites futurs de Jésus n'avait pas été dégagée avec netteté. Sa mise au clair constituait une condition nécessaire au plein épanouissement du mystère de l'Assomption. Et cependant, répétons-le, l'Église a toujours cru ce mystère. A Jérusalem, au V<sup>e</sup> siècle,

on célébrait la Dormition de la Vierge, selon la date de son dies natalis, le 15 août. En Occident, avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle, quatre fêtes mariales furent introduites de l'Orient : la Purification, l'Annonciation, la Nativité de Marie et l'Assomption. Dans l'Oraison de cette dernière fête, dite Veneranda, nous lisons que « la Mère de Dieu ne put être retenue par les liens de la mort. »



À Rome, on remonte le temps en descendant les marches d'escalier ! Dans la basilique primitive de Saint-Clément, dans la nef centrale, nous admirons sur la gauche une fresque où l'on voit, dans une mandorle entourée par quatre anges, Notre-Dame, debout, en prière sur

Prieuré Saint-Jean-Eudes  
1, rue des Prébendes  
14 210 Gavrus  
Tél. : 02 31 08 03 85  
Fax : 09 82 62 21 94  
14p.gavrus@fsspx.fr

un tombeau vide, les yeux levés vers le Christ glorieux. Quatre apôtres tiennent un rouleau de parchemin. S'agit-il de la représentation de l'Ascension ou de l'Assomption ? Les spécialistes en discutent. Mais remarquons que les apôtres portent le pallium, la bande blanche aux croix de couleur noire, l'insigne de l'autorité apostolique pleinement reçue après l'Ascension, au jour de la Pentecôte. De plus, nous voyons le pape Léon IV avec non pas une auréole, mais un nimbe carré. C'est le signe qu'il était vivant quand la fresque fut peinte. L'histoire de l'Église a retenu sa grande dévotion envers l'Assomption de Notre-Dame. C'est lui qui institua l'octave de cette fête. Le Christ attend donc la Vierge, sa Mère, pour l'accueillir au Ciel.

**M**ais dans quelles circonstances célébrons-nous cette année le triomphe de Marie ? Quelle heure est-il dans l'univers catholique ? J'étais à Rome, sur la place Saint-Pierre, le 4 août dans l'après-midi. Je m'y étais déjà rendu le matin pour implorer le prince des apôtres mais, en raison de la longueur de l'attente, ce projet avait échoué. Les touristes chinois affectionnent les beautés de la Ville éternelle et s'y donnent rendez-vous, en nombre, depuis quelques années ! Quelque peu dépité, je m'étais rabattu sur l'exposition temporaire, à l'avant du bras gauche des colonnades du Bernin. Elle était annoncée par un gigantesque calicot accroché au mur : « Jean-Paul II et les Juifs : Une bénédiction réciproque. » Il ne me semble pas que la presse traditionaliste lui ait fait écho. Pourtant, elle constitue une réussite remarquable sur le plan technique, les subventions de différents instituts universitaires n'ayant pas fait défaut. J'en suis sorti fort instruit et... indigné ! Les autorités conciliaires aiment à humilier les fils de l'Église par des repentances à répétition, sans objet véritable, et qui bafouent la Seigneurie de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Le but poursuivi et atteint par les ennemis de notre sainte Religion est de faire admettre par l'Église elle-même que l'Ancienne Alliance perdure, qu'il faudrait plutôt l'appeler première qu'ancienne, que les juifs ne sont pas appelés à se convertir au Fils de Dieu venu dans notre chair, il y a deux mille ans. Le but poursuivi est atteint, il n'est que de lire le numéro 121 du prétendu Catéchisme de l'Église Catholique pour le bien constater : « L'Ancien Testament est une partie inamissible

de l'Écriture Sainte ( ce qui est vrai). Ses livres sont divinement inspirés et conservent une valeur permanente ( ce qui est vrai) car l'Ancienne Alliance n'a jamais été révoquée ( ce qui est faux).» In cauda venenum ! Le but est atteint, mais il convient de divulguer le nouvel enseignement, d'en imprégner les fidèles et d'en tirer les conséquences. Avant de quitter cette prestigieuse salle d'exposition, je me suis retrouvé devant une reconstitution du mur des lamentations en modèle réduit. On nous invitait à glisser dans une des fentes du mur notre billet de repentance d'élève dûment conditionné, avec l'assurance qu'il serait acheminé jusqu'à Jérusalem... La foi au Seigneur-Jésus est-elle devenue facultative ? Qu'en penserait la cohorte des convertis du judaïsme, un Alphonse de Ratisbonne, un Hermann Cohen, un Eugenio Zolli, et tant d'autres ? Pourquoi donc se sont-ils tournés vers le Seigneur Jésus ?

Avant de quitter la place, non plus seulement dépité mais indigné, je suis entré dans la librairie officielle du Vatican. L'an dernier encore, on y trouvait les livres liturgiques de 1962, réédités à la demande de Benoît XVI. Cette année, on les chercherait en vain. Le Bréviaire, le Missel d'autel, le Rituel, le Pontifical, n'ont tout de même pas été épuisés soudainement et dans le même temps ! Cette disparition n'est-elle pas le deuxième signe révélateur des malheurs spirituels dont nous souffrons ? Qu'est devenue la volonté d'un certain retour au rit traditionnel ?

Mais l'amour du centre de la chrétienté m'étant comme inviscéré, je suis donc revenu à Saint-Pierre le 4 août, en fin d'après-midi. La place était occupée par un pèlerinage franco-allemand de servants et « servantes » de messe, que des évêques à tour de rôle s'appliquaient à exciter. En raison de cette rencontre, la basilique était fermée avant l'heure. Faudrait-il repartir de nouveau bredouille ? Soudain, on annonce la venue du pape qui se propose de saluer les participants de cet *happening*. Le silence se fait. Une musique d'ambiance aux pulsations douces de batterie baigne la place. François apparaît debout dans sa papa-mobile que des gardes du corps entourent. Je le vois pendant dix minutes, partie en chair et en os, partie sur grand écran, parcourant les différentes allées au milieu d'ovations successives. Et je ne puis pas ne pas constater alors que notre pape ne bénit jamais. Il multiplie à l'envi les signes de la main, mais il ne bénit pas !

Sur notre temps malheureux, voilà donc trois signes récents. Vous en déterminerez les portées diverses :

- Les sectateurs d'Anne et Caïphe ont pignon sur rue jusqu'au centre de la chrétienté.

- Les livres liturgiques de 1962 sont introuvables dans la librairie du Vatican.

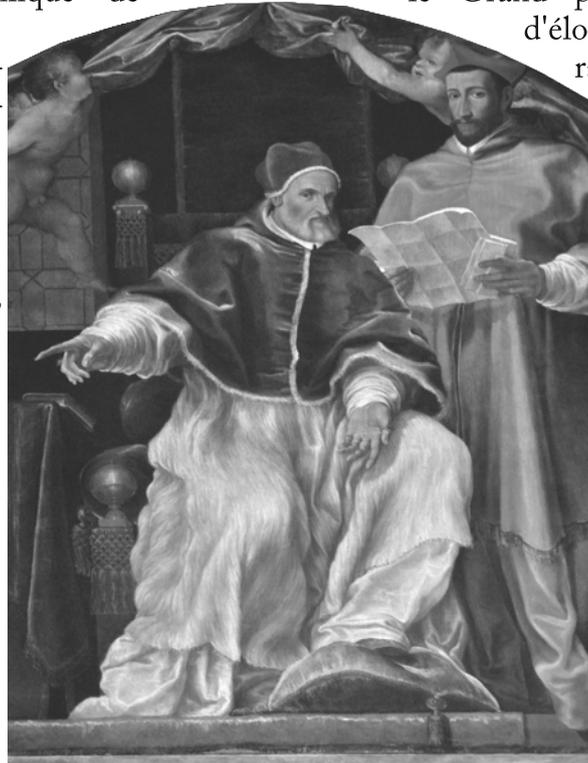
- Le pape ne bénit pas les jeunes catholiques rassemblés devant la Basilique de l'apôtre Pierre.

Et il nous faudrait participer maintenant à un jubilé atypique à l'occasion d'un triste anniversaire, celui d'un Concile calamiteux que Mgr Lefebvre appelait la Troisième Guerre mondiale, source de ravages inouïs parmi les baptisés ? Il nous faudrait maintenant savoir gré au pape qui nous accorde le pouvoir de confesser, et qui récuse par le fait même, de manière implicite, l'état général de nécessité dans l'Église, et le bien-fondé de notre combat ? Il faudrait nous taire sur les responsabilités du chef de l'Église dans les attaques dirigées contre la famille, ses fondements naturels et divins ?

C'est en ces tristes circonstances que nous nous tournons vers la Sainte-Vierge avec anxiété, et nous écrivons avec le psalmiste : « Jusques à quand la vigne du Seigneur sera-t-elle ravagée ? Jusques à quand les adversaires du Saint Nom rugiront-ils au milieu des saints parvis ? » Oui, jusques à quand la désorientation diabolique l'emportera-t-elle dans notre pauvre monde ? Mais l'anxiété qui nous étreint est calmée et dominée par une invincible confiance : la Sainte Vierge a opéré tant de retournements sur terre, dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel. Ce qu'elle a fait dans la passé, ne le reféra-t-elle pas un jour prochain à notre supplication instante ?

Ne nous éloignons pas de la Ville éternelle, mais gagnons Sainte-Marie-Majeure. Dans la chapelle pauline, agenouillons-nous au pied de l'icône de la Vierge à l'Enfant, icône appelée « Salus Populi Romani ». Cette icône dite de saint

Luc fait depuis le V<sup>e</sup> siècle l'objet de la dévotion des fidèles. De nombreux bienfaits lui sont attribués. Au soir du 5 août, avant le chant des Vêpres, l'évêque qui officie vient lui présenter ses hommages et lui renouveler sa confiance. Cette icône doit son appellation de « Salut du peuple romain » au miracle qui se produisit lors de la procession organisée le jour de Pâques 590 par saint Grégoire le Grand pour demander à la Vierge d'éloigner l'épidémie de peste qui ravageait la ville. On décida de



porter l'image vénérée jusqu'à Saint-Pierre. Quand le cortège atteignit le Mausolée d'Adrien, on entendit un chœur de voix célestes chanter : « Reine du Ciel, réjouissez-vous, alléluia, car celui qu'il vous fut donné de porter, alléluia, est ressuscité comme Il l'avait dit, alléluia. » Remplis d'émerveillement, saint Grégoire le Grand et le peuple fidèle répondirent : « Priez Dieu pour nous, alléluia ! » On vit alors un ange étincelant de lumière remettre son épée au fourreau, et la peste cessa le

jour même. Le Mausolée a pris depuis le nom de château Saint-Ange, et une statue de saint Michel est érigée à son faîte.

Prions la Vierge de l'Assomption. Elle est la « toute puissance suppliante ». Qu'à son intercession les pestes doctrinales, morales, spirituelles qui déciment l'ancienne chrétienté prennent fin : le laxisme moral qui consent peu ou prou à toutes les impuretés ; le libéralisme qui amollit les volontés et met en porte-à-faux les convictions et les comportements ; le modernisme qui tord les intelligences, les coupe du réel, les empêche d'atteindre à la vérité. C'est alors que nous pourrons servir Dieu tranquillement ici-bas dans l'espérance de la béatitude céleste en la compagnie de Notre-Dame.

Abbé Philippe Nansenet

## *Pax Domini sit semper vobiscum*

**S**oyez toujours dans la paix du Seigneur. Toujours !

Toujours ton âme, ô chrétien, doit être dans la tranquillité de l'ordre, sans trouble ni inquiétude, dans une paix divine et profonde.

Et pourtant ! Combien souvent le péché, la tentation ou encore la croix parviennent à te faire perdre la paix ! C'est manque de foi dans la bonté, la puissance et la présence de Dieu.

**P**écher sans trouble, c'est la tranquillité du pécheur, toujours tourmenté par le désir d'un nouveau méfait, d'un nouveau désordre. C'est la tranquillité mais sans l'ordre, tranquillité éphémère, tranquillité bourbeuse, douteuse et sans avenir.

Nos âmes peuvent et doivent être troublées par le péché mortel qui arrache l'âme à l'ordre de Dieu. Mais il nous faut bien vite revenir dans la dépendance de Dieu, dans l'ordre et dans la paix, ne pas même attendre la confession, mais tout de suite, dès la faute reconnue, faire un acte de contrition le plus parfait possible. Qui sait si Dieu ne nous rendra pas sans attendre sa grâce ? Et puis nous devons nous tourner vers son ministre pour qu'il remette sûrement notre âme en amitié avec Dieu après une bonne confession.

Mais le péché commis, véniel ou mortel, ne peut nous jeter dans le trouble qu'en raison de notre orgueil. En effet nous voilà pris la main dans le sac ! Pour retrouver la paix il va falloir rétablir l'ordre, se réconcilier avec Dieu ? Demander pardon ? Reconnaître notre faiblesse et notre péché ? Jamais ! Alors nous nous enfermons dans des

justifications. Nous aimerions ne pas avoir commis ce péché, non pas parce qu'il offense Dieu mais parce qu'il blesse notre orgueil. C'est la morsure du remords, qui hante l'intelligence se débattant contre cette vérité flagrante : nous sommes pécheurs.

Suivons plutôt l'exemple des saints. Lorsque Bosco avait commis une bêtise, il s'empressait de demander pardon mais, avant même que Maman ait pu commencer sa remontrance, il s'empressait de lui dire : « Fais risette, Maman ! » Et Maman éclatait de rire, Maman était plus joyeuse après la bêtise et le pardon.

Faisons de même avec notre Père du Ciel, mettons en œuvre cette « audace » des saints. Nous avons fait une bêtise ? Nous avons fait de la peine à notre Père si bon ? Plutôt que de nous enfermer dans notre chambre et d'ajouter à notre bêtise notre méchante humeur, précipitons-nous aux pieds de notre Père, étreignons-les, et, une jolie larme au coin de l'œil, consolons-le par ce témoignage d'humilité, de contrition et d'amour.

Mais nous ne croyons pas en la bonté de Dieu ! Pourtant, il a pris soin d'en semer le témoignage partout dans la nature. Avez-vous déjà pensé à ce que serait la nature sans les fleurs des champs ? Nous vivrions comme nous le faisons, mais quelle monotonie dans les prairies ! Que serait la campagne sans les mille variétés du chant des oiseaux ? Et pourtant où est la nécessité de ces gazouillements pour nourrir nos estomacs ?

Élevons plus haut nos esprits et contemplons l'Incarnation et la Rédemption. Croyons-nous que Notre-Seigneur soit mort « pour rire » ou bien



« pour faire beau » ? Pourquoi ne croyons-nous pas une bonne fois que c'est pour nous sauver, pour pouvoir nous pardonner « soixante dix fois sept fois », à la simple condition que nous regardions cette croix plantée au milieu du désert de ce monde sans cœur ? Il nous l'a dit, croyons-le : « il y aura plus de joie pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui persévèrent ». Si donc nous voulons donner de la joie à Jésus, reconnaissons une bonne fois que nous sommes pécheurs et que ce soit l'occasion rêvée de nous jeter dans ses bras.

**L**a tentation aussi, la tentation non plus, ne devrait pas nous faire perdre la paix.

C'est de nouveau l'orgueil qui nous empêche de recevoir la tentation dans la paix. La tentation nous rappelle que nous sommes de faibles créatures et les tentations lancinantes, répétées, nous rappellent que nous sommes des hommes. L'orgueil nous fait croire que nous sommes des saints, et il nous semble qu'un saint n'a pas de tentations. Alors nous refusons la tentation, nous refusons de la reconnaître pour telle, soit en la prenant pour un péché, soit en ne la considérant pas comme un danger. Prendre la tentation pour un péché, c'est se condamner au désespoir puisque nous sommes bien incapables de supprimer la tentation. Mépriser le danger de la tentation, c'est présomption, bientôt sanctionnée par la chute, que nous refusons de reconnaître. D'une manière ou d'une autre Satan remporte la partie et nous fait perdre notre paix.

C'est une funeste erreur que de croire le bon chrétien adonné à la contemplation, dans la quiétude à l'ombre des palmiers. Non ! Le bon chrétien, et plus encore le saint, est sur cette terre dans un temps d'épreuves, un temps de guerre, pendant lequel ses mauvais penchants tentent toujours de l'éloigner de la contemplation, un temps pendant lequel la vertu et la paix ne se conquièrent que de haute lutte. Les saints ont des tentations et d'autant plus violentes qu'ils sont saints (pensons au jardin des Oliviers) ; la tentation n'est pas un péché. Nous sommes des soldats et le soldat prend les armes lorsque l'ennemi l'encerclé ; le soldat est en paix avec lui-même et son pays jusqu'au plein milieu de la mêlée, lorsqu'il assène des coups d'estoc et de taille.

Nous ne croyons pas assez en la faiblesse de l'homme et en la puissance de Dieu.

Faiblesse de l'homme démontrée par tous nos péchés : voici venir une fois de plus la tentation, c'est évident, nous tomberons. Alors une voix

railleuse nous invite à nous laisser aller : « À quoi bon retarder la chute et se fatiguer dans un combat perdu d'avance ? » Nous sommes menacés de perdre une bataille ? Ne perdons pas en outre notre honneur ! Tout combat bien mené renforce notre vertu, et les courageuses défaites d'hier préparent les victoires de demain.

Mais surtout, si nous connaissons notre faiblesse, pourquoi oublions-nous la force de Dieu ? Considérons l'espace et son immensité, la mer et sa puissance, le ciel et ses terribles colères, l'infiniment petit et son ordre inaltérable... Plus haut, contemplons la Rédemption continuée par ce miracle de tous les jours qu'est la transsubstantiation. Si Dieu est bon, si Dieu est puissant, pourquoi ne nous aide-t-il pas dans la tentation ? Parce que nous avons lâché sa main, nous avons perdu confiance. Comme Pierre debout sur la mer doute bêtement que la puissance du Christ soit plus forte que les cataractes d'eau qui s'approchent, nous doutons et nous lâchons la main si bonne et si puissante de notre Père. Et en perdant cette main, nous perdons notre force et notre paix.

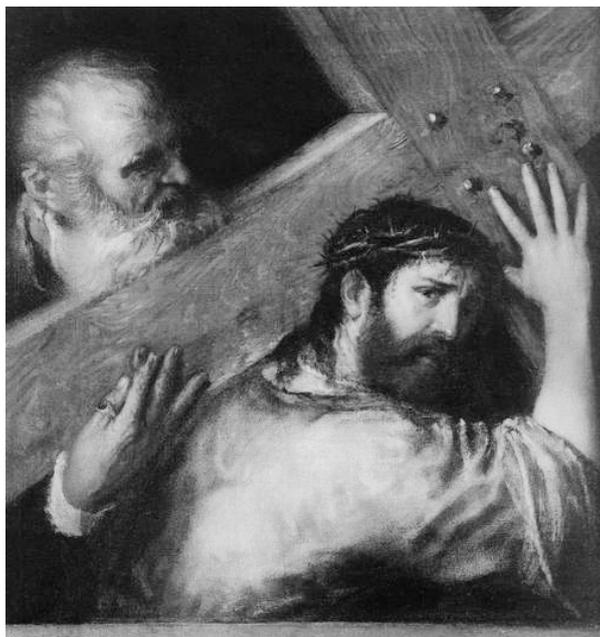
Voici donc méchante Dame tentation. Démasquons-la ! D'un coup. « Tiens, vous voilà ? Ça faisait longtemps ! Ô, que vous êtes forte et vilaine, que je suis faible, languissant... attendri, ramolli... mais je suis beau ! Beau de la force de Dieu, de sa grâce, de la vie même de Dieu ! » Alors cette tentation restera dehors à rôder, à nous encercler, à s'efforcer de nous engluier... Elle reviendra peut-être souvent pour nous fatiguer, mais nous serons une place forte munie de réserves éternelles, puisqu'il s'agit de Dieu lui-même. Nous serons des soldats, heureux de conquérir un précieux butin avec les armes neuves de son Roi et de l'offrir en hommage lige.

Quelle est donc cette carmélite qui ne craint pas de sortir de son couvent, de parcourir la campagne et les villes au milieu du beau monde castillan ? Cette moniale qui préfère les hasards des chemins au calme de son monastère, le bruit de la caravane au silence de la contemplation et aux extases resplendissantes, la grossièreté des auberges à la douce compagnie des moniales ? Cette sainte qui préfère tout cela, alors même qu'elle sait qu'elle y pêche davantage ? C'est la grande sainte Thérèse d'Avilla, l'épouse du Christ, la ferme réformatrice de l'ordre du Carmel ! L'obéissance l'y oblige, et elle ne s'en afflige pas, car si les combats y sont bien plus nombreux, et si quelques-uns sont perdus, bien d'autres en revanche sont remportés, et son Époux y trouve plus de gloire.

**L**a Croix ! Tous les saints ont aimé la croix. Nous aussi nous aimons la croix, surtout celle du voisin, elle est grosse, elle brille... Nous rêvons d'une croix facilement portée, sans dégoût, d'une croix pour laquelle tous nous plaindraient, nous encourageraient et nous diraient que nous la portons pour la gloire de Dieu...

Un pauvre moine geignait lamentablement sous le poids de sa croix quand Notre-Seigneur dans une vision lui proposa un marché extraordinaire :

le brave homme choisirait sa croix et cesserait de faire retentir le ciel de ses gémissements. Jésus le mène donc dans un cimetière et lui dit : choisis. « Celle-ci, en marbre solide et brillant, devrait bien faire l'affaire » se dit notre moine. Mais une fois sur le dos, elle lui cisaille l'épaule. « Celle-là, alors, en bois de cèdre. Le Christ y apparaît en des traits si ressemblants qu'on ne pourrait la porter sans courage. » Mais trop longue, il s'y prend les pieds. Ayant parcouru tout le cimetière sans



trouver croix qui lui convienne, notre pauvre moine s'appêtait à repartir, découragé, lorsqu'il vit une pauvre croix, pas trop longue, pas trop dure, assez visible mais pas gênante... il l'empoigne avec espoir, la pose sur ses épaules... et constate avec confusion que cette croix idéale pour son salut était celle qu'il portait jusque là !

Nous rêvons toujours d'une autre sainteté que celle qui nous est destinée, d'une autre croix que celle que nous portons. Nous pensons souvent que la croix, c'est la grosse maladie, la mort, la misère et nous méprisons et détestons toutes ces menues croix de tous les jours. Croix à notre mesure exacte, croix crucifiantes et pas glorifiantes, croix humiliantes et sanctifiantes.

Considérons, par exemple, le regard des autres. Ce regard nous humilie : considérons-le comme une croix, offrons-le comme un sacrifice. Combien de fois souffrons-nous d'imaginer seulement que nous sommes jugés, méjugés, sans preuve ou sans miséricorde, ou qu'on nous a mal compris et qu'on nous en veut ?... Notre ciel n'en sera pourtant pas moins beau. Combien de fois souffrons-nous de ces mille inattentions qui font partie de vie en société ?... C'est un excellent moyen que nous four-

nit gentiment le prochain d'abrèger notre purgatoire. Le regard du monde qui nous considère comme des parias, des déclassés, des fous, nous crucifie et nous pousse pour plein de fausses bonnes raisons à nous déguiser ?... Remercions le monde de nous déclarer les meilleurs amis du Crucifié, et, avec fierté, comportons-nous selon les lois de notre patrie céleste qui dépassent la logique humaine. Voici une croix que nous pouvons ou bien laisser sur le bord du chemin, ce qui fera obstacle à notre salut, ou bien ramasser et qui,

portée comme un étendard, attirera les âmes de bonne volonté et fera notre gloire au ciel.

Nos maladresses et toute notre faiblesse sont aussi un trésor de croix apparemment encombrant et que nous traînons tous les jours derrière nous sans y puiser ! Casser un verre ou un beau vase : c'est une croix. Avoir raté un travail qu'il faut recommencer : c'est une autre croix. Avoir oublié un important rendez-vous et devoir s'excuser : c'est une croix délicieusement humiliante.

Avoir commis un péché de faiblesse : une autre croix qui peut bien aussi nous garder dans notre petitesse. Avoir un gros défaut qui nous demande de nombreux combats sans progrès apparents : une croix qui forge notre volonté. Être souffreteux, timide, avoir un défaut d'élocution ou manquer de sens pratique, mal entendre ou mal comprendre : autant de précieuses croix...

La croix, c'est toute difficulté, toute souffrance, toute faiblesse : la débilité du corps, les tentations les plus insistantes et les plus sales, les chutes les plus lamentables, le dégoût même de la croix. La croix, c'est tout ce qui nous fait quitter notre confort, confort matériel, confort corporel, confort spirituel. Tout ce qui nous oblige à nous quitter nous-mêmes pour nous livrer à Dieu. Tout ce qui nous rappelle ce que nous sommes, nous arrache à ce qui nous détruit et nous pousse à devenir ce que nous devons être.

Nous manquons de foi dans la présence de Dieu. Nous manquons de foi dans la présence des choses devant Dieu. Nous manquons de foi dans la présence des moindres événements dans le plan de Dieu. Si un seul être parvenait à quitter la présence de Dieu, c'est que Dieu aurait une limite, il

s'arrêterait devant cet objet qui braverait sa puissance. Si une quelconque souffrance de cette terre ne pouvait être convertie en croix rédemptrice, c'est que cette souffrance dépasserait la puissance de Jésus notre Rédempteur, c'est que Jésus ne serait pas Dieu.

Enfin l'Église est le Corps mystique du Christ. Corps mystique parce qu'il ne peut s'agir du corps physique de Notre-Seigneur, mais il s'agit bien d'un corps ! Nous, baptisés, membres du Corps mystique, nous faisons corps avec le Christ, nous faisons partie du Christ. Les actes du Christ qui est notre tête sont nos actes, ils nous appartiennent, si bien que sa Passion et sa Résurrection sont nôtres. Le Christ ne nous rachète pas comme une vulgaire marchandise, il se rachète comme Corps mystique, il nous rachète en nous incorporant dans son Corps mystique racheté. Les actes du Christ sont nôtres et nos actes sont siens. Nos souffrances sont ses souffrances, mais dans la mesure seulement où nous acceptons que ces souffrances soient siennes, que ces souffrances soient celles du Rédempteur crucifié, que ces souffrances soient des portions de la Croix rédemptrice.

Saul respire la haine et la violence. Il poursuit les chrétiens, les enchaîne, les injurie, frappe ces moins que rien ! Le voilà, fier comme un coq sur son cheval nerveux, porteur de lettres signées par les grands prêtres de Jérusalem. Soudain, le voilà jeté à terre avec violence, aveuglé, humilié, assourdi enfin par cette question : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » C'est Jésus qui s'est fâché et ne tolère plus les poursuites, les chaînes, les injures et les coups. C'est Jésus qui souffrait dans ces chrétiens des premiers siècles. C'est Jésus qui voudrait souffrir en nous, souffrir en nous et pour nous, pour nous sauver, si seulement nous acceptions de lui prêter nos souffrances plutôt que nos prétendus exploits vertueux.

Mais nous ne voulons pas comprendre. Alors il invente de continuer son atroce Passion sur l'autel du sacrifice, à toute époque et partout. Pour ne pas nous effrayer il cache sa puissance, il cache aussi son sang et ses souffrances, ces joyaux qu'il aime tant. Il renouvelle sa Passion tous les jours, et tous les jours, si nous le voulons, il se fait nourriture pour que nous puissions nous unir à sa Croix, pour que son Cœur puisse battre tout prêt du nôtre ! Que dire de plus ? Admettons-nous enfin que notre salut ne peut se faire sans la souffrance mais que cette souffrance Jésus lui-même vient la porter en nous ? Comprendrons-nous cette bonté, cette puissance, cette poursuite de nos âmes, comprendrons-nous à quel point Jésus peut et veut nous

faire vivre dans son intimité ? Jésus est certes un donneur de gloire, mais d'abord un mendiant d'amour et d'amour débordant.

Alors pouvons-nous encore nous plaindre de nos vies et de toutes ces petites souffrances qui sont notre lot quotidien ? Avons-nous le droit de perdre patience contre ces personnes ou ces événements qui sont les messagers du Christ crucifié nous invitant à sa suite ? Plutôt que de traîner ce fardeau en grommelant, hissons-le bravement sur nos épaules comme un pèlerin charge avec sympathie sur son dos la besace qui soutiendra sa vie. C'est Jésus que nous portons, Jésus crucifié certes, mais Jésus, notre ami qui a porté cette croix avant nous et veut bien la porter avec nous.

**F**ermons les yeux, tous nos sens. Rentrons dans notre âme, fermons-la au monde pour la contempler à la lumière de Dieu... Notre âme de chrétien est marquée du caractère baptismal qui la rend membre du Corps mystique de Notre-Seigneur. Notre âme en état de grâce, de plus, est un temple, temple vivant orné par les soins du Dieu qui a créé toutes les beautés du ciel, de la terre et des mers. Notre âme est un temple plus beau que Notre-Dame-de-Paris dans toute la splendeur des ornements, des cantiques, des fleurs, de l'or et des vitraux étincelants de tous leurs feux. Notre âme est un temple magnifique habité, possédé, envahi par l'adorable Trinité dans toute sa gloire, toute sa puissance et toute sa bonté.

« Qui sera contre moi si Dieu est pour moi, si Dieu est en moi ? » Ce cri de victoire et de confiance doit nous faire porter avec courage, bonne humeur et paix toutes les croix de notre vie.

Par l'humilité et l'abandon à la miséricorde de Dieu, oublions le passé, les péchés commis.

En nous appuyant sur la puissance sans limite de Dieu, ne nous préoccupons pas des tentations futures.

Vivons dans le présent, soyons présents à la vie du Christ crucifié en nous en portant avec sa puissance rédemptrice la parcelle de sa croix qu'il nous confie.

Et la paix du Seigneur Jésus sera toujours avec nous !

Abbé Étienne de Blois

## Jubilé du Cours Sainte-Catherine de Sienne

La ferme-château qui nous accueille, le Manoir de la Mare, le cours sainte Catherine de Sienne, est riche d'histoire. On doit sa construction à Pierre le Marchant, « conseiller du Roi, Trésorier général de France à Caen ». Son oncle – le seigneur d'Outrelaize – avait fait graver sur une pierre ces mots révélateurs : « Il faut créer pour vivre à jamais – Aedificata semper victui ». Du même oncle, le neveu avait également appris que « la beauté du logis accroît la dignité de l'homme ». Aux confins ouest de la plaine de Caen – la ville que Madame de Sévigné dira quelques dizaines d'années plus tard la plus jolie, la plus avenante de toutes – mais alors marquée peut-être encore par les guerres de religion, l'insécurité, la misère et les épidémies, Pierre Le Marchant s'employa donc à bâtir, de 1623 à 1632, un nouveau domaine.

La France d'autrefois construisait pour longtemps, elle aimait ce qui dure. Armel de Wismes écrit dans « Ainsi vivaient les Français » : « Ce n'est pas un hasard si, dans notre civilisation résolument moderne, ces maisons du bonheur font prime auprès de tous les hommes et de toutes les femmes à la recherche d'un toit vraiment aimé. Car leur beauté leur vient visiblement de ce qu'elles expriment la conviction qu'on avait mise en elle : Par le meilleur du passé, assurer le présent pour mieux préparer l'avenir. »

La beauté du logis – si délabré soit-il au moment de son acquisition – accroît la dignité de l'homme ! Ainsi nous expliquons-nous mieux les choix parfois héroïques que les Sœurs enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus font de leurs lieux de fondation !

La conclusion d'une reconstitution historique écrite en l'an deux mille, développe ce même thème : « La vieille maison avait retrouvé sa jeunesse et sans doute sa raison d'être. Les vieilles pierres allaient parler et de nouveau enseigner aux enfants la beauté, la simplicité, la grandeur, la majesté, la

noblesse ; car le cadre où l'on vit forge à lui seul une partie de l'être et lui communique la pensée de ceux qui l'ont bâti : la mesure de l'âge classique nous invite à la vertu. »

« Les vieilles pierres allaient de nouveau enseigner aux enfants... » Pourquoi de nouveau ? Parce qu'à la fin de XVII<sup>e</sup> siècle déjà, la propriétaire, Mme de Fresquiennes avait appelé quelques sœurs pour ouvrir en ces lieux une école-hôpital. En 1989, le domaine est mise en vente ; M. et Mme Goury l'achètent dans l'intention de l'offrir à Mgr LeFebvre. De son coup d'œil averti, le prélat juge qu'une communauté religieuse adonnée à l'enseignement serait mieux à même de mettre en valeur cet ensemble imposant. Les Sœurs dominicaines s'y installent, y campent bien plutôt dès le 6 juillet 1990 : Jugez-en !



Nous avons feuilleté la chronique de la communauté. Nous la citons en l'abrégant : « Date mémorable que ce 6 juillet 1990 ! A 15h30, la petite caravane s'ébranle. Elle est constituée de quatre véhicules bien remplis, avec en tête la 2 Chevaux de Mère Générale, conduite par un chauffeur particulier, bien particulier... ; puis suit un rutilant petit car blanc, une occasion exceptionnelle, révisée de fond en comble, mais qu'il faudra cependant abandonner après Bordeaux, et remplacer par le 'combi' appelé à la rescousse de Saint-Macaire. Enfin, partagées en deux voitures et fermant la marche, deux chères familles, désireuses depuis longtemps de partir 'en villégiature' avec Mère Générale... »

« Notre première nuit à Saint-Manvieu... mais d'abord, où dormir ? Où faire un brin de toilette ? La question est épineuse. Les points d'eau sont encore rarissimes. Ce qui tiendra lieu de chambres se compte sur les doigts de la main. Qu'à cela ne tienne : quelques instants de réflexion, une répartition judicieuse, un minimum d'ingéniosité, un ménage rudimentaire mais indispensable vont

permettre à nos hôtes et à nous-mêmes de nous reposer... Un carton remplacera une vitre cassée, une ficelle tendue servira de porte-serviettes ; ici une cuvette placée sous une fuite, et là un pavé pour combler le trou sous le petit bureau bancal de Mère Générale.

Les fous-rires fusent de partout, même au milieu de la nuit quand soudain la sonnerie triomphante et comme narquoise d'un réveil impossible à dénicher au milieu des bagages met en émoi toute la chambrée...

La semaine touche à sa fin. Mère Générale laisse son petit troupeau, ému. L'équipe pionnière se trouve au complet : à huit ! Courage, à la grâce de Dieu : 'et vogue la galère', dira un prédicateur au rude optimisme. »

Nous avons également feuilleté « Le guide pratique de la parfaite fondation ». Il débute ainsi : « Si la fondation doit se réaliser dans un site ancien et quelque peu vétuste – quoique noble et grandiose – bien penser qu'il faudra faire face d'abord à de nombreux travaux de restauration et d'aménagement. Pour ce faire, une équipe active et compétente de spécialistes en tous genres s'impose. » Suivent des considérations liées aux différents corps de métier. Qu'est-il dit au sujet de la maçonnerie ? « Attention à ne pas trop se hâter pour aménager les pièces nouvellement plâtrées. Savoir attendre ! » De l'installation électrique ? « Dans une maison ancienne, la tâche de l'électricien est particulièrement longue, délicate, embrouillée. Il ne faut pas perdre le fil. Ne pas se décourager devant l'inextricable enchevêtrement de câbles qui pendent de toutes parts. Chaque chose en son temps. C'est provisoire ! » De la plomberie ? « Le plombier est rare, difficile à trouver, difficile à conserver. Il aime à se faire désirer... Il ne faut pas le lâcher quelle que soit la durée des travaux. Mot d'ordre : être patient et espérer que le résultat ne soit pas provisoire ! »

Mais de quoi faut-il d'abord s'occuper ? « De la chapelle bien sûr. Première servie, elle sera simple et digne, surtout si elle est ornée de colonnes et peut être dallée à l'ancienne. Puis de la cuisine qui, deuxième en importance, est absolument indispensable. Un caractère placide et résolument optimiste est à souhaiter pour la cuisinière, ainsi qu'un certain don d'adaptation pour s'y retrouver au cours des diverses étapes de transformations provisoires. Quant aux classes, il convient de commencer par élever des cloisons et de boucher toutes les ouvertures en repérant les vents coulis, néfastes à l'atmosphère générale. De plus, il faut prendre garde aux plafonds trop sensibles à la loi de la gravité ! »

Dans ce guide, il est également parlé des bienfaiteurs. « Ils peuvent se révéler très nombreux dans certaines régions (en Normandie, particulièrement). Ils sont de plusieurs sortes :

- Il y a des bienfaiteurs en actes. Ils se subdivisent en commissionnaires infatigables, en généreux pourvoyeurs en tous genres (ces derniers sont la providence des fondations), en ouvriers bénévoles, diligents, zélés et compétents, qui n'hésitent pas à manier la pelle et le balai, la truelle et le rabot, autant de fois que l'humidité ambiante aura fait gonfler les portes ou que la sécurité aura réclamé de surfaces carrelées.

- Les bienfaiteurs par correspondance. Ceux-là sauront nous encourager et nous soutenir de loin, participant même largement aux frais des travaux. »

Mais les adversaires ne manquent pas non plus à l'appel. « Il y en aura toujours. Ne pas s'étonner. Quelques articles dans la presse, quelques visites impromptues pourront agiter les esprits un moment, mais des âmes bien trempées ne se laissent pas impressionner et tiendront la dragée haute à leurs contradicteurs ». J'ai parcouru dans une revue régionale, subventionnée avec les deniers publics, un dossier sur la prétendue nébuleuse intégriste dans le Calvados. On y avait interrogé le jeune abbé Gendron, le prieur de Gavrus ; on y montrait en gros plan la nuque rasée d'un moine bénédictin. Il s'agissait d'inspirer la peur au lecteur, la hantise d'une espèce de fascisme religieux. C'était d'une mauvaise foi grotesque !

Disons enfin deux mots au sujet des visites de sécurité et d'hygiène, même si sur ce chapitre la discrétion s'impose. En période de fondation, tout est à craindre en ce domaine, ou plutôt, en ce domaine, la période de fondation ne s'achève jamais : « Le mieux est de se confier aux autorités supérieures par des neuvaines appropriées afin de pouvoir pousser un cri de soulagement et de continuer d'assurer l'éducation chrétienne des jeunes filles. » Après vingt-cinq ans d'aménagement et de réaménagement, après la bénédiction de cette chapelle en janvier 2014, M. Pierre Le Marchant peut être content de vous, mes Révérendes Mères, car sa maison défie les siècles : elle dure !

**M**ais pourquoi tant de renoncements, tant de dévouement, tant d'abnégation et tant de générosité sinon pour édifier, bâtir de vrais chrétiennes pénétrées, imbues de civilisation française. Quelle tâche ardue et délicate et nécessaire, bien plus que de remonter des murs ! Il faut agir sur du vivant et contenter non plus tel ancien constructeur, mais le Seigneur Jésus lui-même,

créateur, maître et rédempteur des âmes ! Quelle tâche ardue, délicate en nos temps de décomposition de toutes choses, mais nécessaire pourtant, plus que jamais. Voilà pourquoi, à la suite du Père Calmel dans « École chrétienne renouvelée », vous faites vôtre la charte du pape Pie XI sur l'éducation : l'encyclique « Divini illius Magistri ». Vous affirmez haut et clair comme on brandit un étendard en pleine mêlée : « Cette école veut être conforme aux directives de l'Église catholique romaine de toujours .» Et vous insistez dans le même temps sur l'urgence de la collaboration des parents. Leur but doit s'accorder au vôtre, puisqu'il vous ont confié leurs filles ! S'il venait à se dissocier du vôtre, leurs enfants ne pourraient que verser dans une espèce de fausseté, d'hypocrisie de comportement, de duplicité pratique qui compromettrait grandement le succès de l'entreprise. Mais quel est ce but au juste ? « Il n'est pas de former des femmes qui brillent dans le monde, mais de former des femmes chrétiennes qui soient capables, malgré les contradictions, d'être un ferment évangélique dans leur milieu. » Il ne s'agit pas de se cacher ou de raser les murs une fois passées les portes de l'école ; il ne s'agit pas de ne plus paraître dans le monde ce que l'on est – sous peine de ne plus l'être tout à fait, à vrai dire – de se fondre dans la masse avilie, paganisée, tourneboulée, déboussolée, conditionnée par la peste du laïcisme, mais d'être un ferment évangélique. Quel idéal enthousiasmant, propre à soulever les cœurs renés par la grâce du baptême et fortifiés par le sacrement qui fait les soldats du Christ ! Et vous précisez, car les malheurs du temps le demandent : « de la sorte nous ne ferons pas des femmes diminuées, sottées ou niaises car, selon ce mot immortel qui est de Léon Bloy, 'plus une femme est sainte plus elle est femme' ».

Puis vous développez tout un programme dont la mise en œuvre vise à la restauration de la chrétienté, ou du moins de micro-chrétientés, de fortins familiaux, tout d'abord ; dont la mise en œuvre vise à la restauration, en cette vallée de larmes, d'un milieu humain vivable, respirable, parce que marqué au sceau du Christ Rédempteur.

Quel est le but de l'école de filles ? « Il est de contribuer à former intégralement une femme chrétienne, non seulement par l'enseignement, mais aussi par l'ensemble de la vie scolaire, par la prière et la liturgie. » Vous savez ce que vous voulez : « Filles de l'Église, nourries par des siècles de civilisation chrétienne, vous voulez vivre de l'Église et travailler à l'édification d'une cité chrétienne, d'une cité qui soit fidèle à l'Église et se développe sous l'empire des valeurs désintéressées d'honneur, de

vérité, de liberté, de justice et de beauté, une cité qui, avec sa technique elle-même, soit une fleur vivante de la sagesse chrétienne, et non pas une construction artificielle de la technique sans âme », de l'informatique et de l'internet, doit-on ajouter aujourd'hui.

Vous en arrivez alors – mais certains renâclent qui voudraient rester à mi-chemin entre l'erreur et la vérité et continuer à claudiquer – vous en arrivez à dérouler les applications concrètes de ce haut dessein.

Vous insistez tout d'abord sur la nécessité de la docilité : « La bonne conduite suppose évidemment l'obéissance..., mais la bonne conduite n'est pas l'obéissance passive, encore moins l'obéissance servile de celui qui cherche à se faire voir et à être récompensé » Qu'est-elle alors ? « Un acquiescement simple, réfléchi, actif à l'orientation donnée. On peut dire de l'élève docile, qu'elle sent que l'orientation donnée est droite, honnête et agréable au Seigneur ! »

Vous abordez ensuite la pratique d'une pauvreté volontaire. Vous vous adressez à tous les milieux sociaux, « sans démagogie, ni confusion, mais en cherchant à faire participer les jeunes filles de toutes les classes à une culture véritable ». Vous vous proposez de préparer la majorité d'entre elles « à devenir des maîtresses de maison qui se souviendront de la Sainte Vierge à Nazareth. » Quelle grâce inestimable que de passer sa jeunesse entourée de religieuses qui vivent de sainte et joyeuse pauvreté ! Il faut apprendre à se restreindre, à se limiter, à dire non à la surabondance, à la superfluité qui hébète les sens et détourne, ou du moins éloigne de Dieu, de ce Dieu qui est l'objet de l'espérance théologique : « Ego sum protector tuus et merces tua nimis - Je suis ton protecteur et ta récompense trop grande ». Vous n'oubliez pas la réponse de saint Thomas d'Aquin à la question de Jésus : « Tu as bien parlé de moi, que désires-tu en retour ? Vous seul Seigneur ! » Vous n'oubliez pas non plus la leçon administrée par Soljenitsyne dans son célèbre discours d'Harvard à l'Occident écrasé par les biens de consommation et par les sophistications modernes qui amollissent les caractères. Prenons garde à l'*hybris*, à la démesure à laquelle l'informatique nous donne accès et qui fait fi du temps et de l'espace ; elle aliène l'homme en empêchant la lente, progressive, indispensable maturation affective, intellectuelle et spirituelle, le regard contemplatif sur la création.

A la suite de la docilité et de la pauvreté, vous portez l'accent sur la pureté qui doit fleurir dans vos écoles. « Elle doit être plus profonde qu'une cer-

taine correction extérieure et une abstention de scandale. Elle doit être vertu lucide et vigoureuse, gardée par la pudeur et la modestie. » A ce sujet, nous ne pouvons pas ne pas témoigner de notre inquiétude et de notre insatisfaction. Les modes impudiques trouvent prise dans la Tradition et la mettent en danger. S'il fallait porter un diagnostic sur ce point, nous dirions que nos mœurs se dégradent, que les Mères dominicaines et les prêtres ne sont plus compris ou qu'ils sont moins compris et obéis qu'ils ne l'étaient naguère, lorsqu'ils rappellent les exigences pourtant élémentaires de la modestie vestimentaire. Une certaine correction extérieure ne suffit pas ? Elle s'impose cependant !, ne serait-ce que dans la longueur de la jupe, tant que l'homme et la femme resteront ce qu'ils sont : des êtres blessés par le péché originel. Là aussi, toute âme bien née, bien éduquée doit le sentir. Le Père Calmel le disait : « La pudeur est une exigence naturelle de l'être humain, une réclamation élémentaire de sa nature », parce que l'être humain est plus grand que son 1,70m, plus lourd que ses 50 kilos, plus beau que ses genoux ; « parce qu'il est blessé dans sa nature charnelle et spirituelle, c'est-à-dire attiré du côté du désordre et de la bassesse. Il doit se défendre contre cet attrait... La pudeur suppose une tension, un effort pour que le meilleur de nous-mêmes se dégage de l'impur et purifie ce que nous avons d'inférieur ». Souvenons-nous que nous avons été rachetés à grand prix par le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie et que le mariage est un grand sacrement, et non pas un dévergondage ! Le Père Calmel conclut en substance en nous exhortant à ne pas nous laisser impressionner par des mœurs d'ignominie. Opposons-leur un barrage infranchissable ; rendons témoignage de notre dignité humaine et chrétienne ; soyons d'une pudeur fière d'elle-même, d'une pudeur magnétique ! Mes chères enfants, remerciez votre père, votre mère, s'ils vous guident, encouragent et maintiennent sur ce chemin d'honnêteté, malgré tant et tant de contre-exemples suscités par une publicité obsédante et peut-être enivrante, en sens contraire.

Le quatrième point sur lequel vous portez l'accent n'est autre que l'enseignement de la vérité surnaturelle puisque « vous tenez pour votre premier devoir de transmettre la vérité que Jésus-Christ a révélée et qu'il a confiée à son Église. De plus, vous avez à cœur de former les enfants à la prière. » Pour enseigner la vérité divine, nous nous mettons, vous

et moi, selon le vœu pressant de l'Église, à l'école du fils de saint Dominique, saint Thomas d'Aquin. Nous l'avons choisi pour maître. A son égard, nous sommes dans la situation du vivant qui reçoit en face du vivant qui donne. C'est lui – le génie entre les génies et le saint au plus haut degré – qui nous apprend à penser et à vivre, à entrer dans l'intelligence du donné révélé selon la formule de



saint Anselme : « fides autem quaerens intellectum ». A cette vérité, vos élèves ont accès de manière abondante comme peu de jeunes fille de leur génération. Elles doivent l'aimer de tout leur cœur, comme saint Thomas l'aima, lui qui fondait en larmes en célébrant la sainte Messe. Mais pour l'aimer aujourd'hui, il faut comprendre de quelle soif meurt le monde moderne, asservi aux idéologies, à la matière, aux prouesses technique et à l'argent. Il faut délivrer ce monde et le soulager de sa soif. En participant à la maternité spirituelle de la Sainte Vierge, vous le faites – mes Révérendes Mères – avec une générosité inlassable qui force notre admiration et vous assure ici, au Cours Sainte-Catherine-de-Sienne, notre dévouement sacerdotal. Vous le faites, et grâce à vous, vos élèves le feront avec vous et après vous !

Monsieur Pierre Le Marchant est content de vous. Mais ce contentement s'efface devant celui de Notre Dame et de son divin Fils qui veulent « qu'on laisse venir à eux les petits enfants », qu'on les illumine de la vérité, de la beauté qui en est l'éclat, et qu'on les mène sur les chemins du Ciel.

Ph. N.

## *Brève appréciation de la Bulle Misericordiae vultus.*

Le 11 avril dernier, le pape François a publié la Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde. Le Souverain Pontife appelle à des actions pastorales intéressantes à accomplir tout au long du jubilé mais il y développe quelques idées qui nous laissent dans une grande perplexité. Sa démarche, en effet repose sur trois contradictions qui ne peuvent que nous inquiéter et auxquelles il nous est impossible d'adhérer pour trois raisons.

Première raison : cette démarche se veut en continuité avec les réformes entreprises depuis le dernier Concile. En effet, dans le numéro 4 de la Bulle, le pape déclare son intention d'ouvrir la Porte Sainte « pour le cinquantième anniversaire de la conclusion du Concile œcuménique Vatican II », précisant que « l'Eglise ressent le besoin de garder vivant cet événement ». Or, un catholique, soucieux de rester fidèle à la foi de son baptême, et d'exercer les œuvres de miséricorde selon l'esprit de l'Eglise, ressent bien au contraire le besoin de conjurer les retombées de cet événement, qui fut en réalité « le déchaînement des forces du mal pour la ruine de l'Eglise ». Le pape François va jusqu'à jeter la suspicion sur le passé doctrinal et disciplinaire de l'Eglise, puisqu'il ose écrire, toujours en ce même numéro 4, que « les murailles qui avaient trop longtemps enfermé l'Eglise comme dans une citadelle ayant été abattues, le temps était venu d'annoncer l'Evangile de façon renouvelée » !... On ne saurait prêcher la vraie miséricorde voulue par Notre Seigneur et prétendre continuer l'œuvre destructrice d'un concile qui a consacré dans la sainte Eglise le triomphe du libéralisme et du modernisme. La démarche du pape François repose ici sur une première contradiction à laquelle nous ne pouvons souscrire.

Deuxième raison : l'idée fondamentale de la miséricorde est reprise de l'enseignement faux et délétère du pape Jean-Paul II. Dans le numéro 11 de la Bulle, François fait explicitement référence au passage de l'encyclique *Redemptor hominis*, qui rappelle la « dignité incomparable » de l'homme », dignité qui dans l'esprit de Jean-Paul II et de François, comme celui de Vatican II, est une dignité ontologique, dignité fautive en ce qu'elle fait abstraction de l'adhésion au vrai ou à l'erreur, au bien ou au mal. Et la miséricorde, motivée par le respect de cette fautive dignité, personnaliste et naturaliste, doit avoir pour objet principal de la redonner à ceux qui en sont privés. C'est d'ailleurs ce que déclare le pape à deux reprises, aux numéros 15 et 16. Qu'est-ce alors que la conversion, sinon un retour non plus à Dieu mais à l'homme et à sa dignité ? On ne

saurait prêcher la miséricorde comme une œuvre de conversion et prôner la fautive dignité de l'homme. La démarche du pape François repose ici sur une deuxième contradiction à laquelle nous ne pouvons souscrire.

Troisième raison : la principale œuvre de miséricorde spirituelle est d'instruire les ignorants en leur donnant la connaissance de la vérité. Et de quelle vérité doit-il s'agir en tout premier lieu, sinon de la vérité de la vraie foi, unique vérité religieuse de la foi catholique, dont la profession est indispensable au salut. Or, tout en affirmant au numéro 15 la nécessité des œuvres de miséricorde spirituelle, le pape François renonce à affirmer cette primauté et cette exclusivité de la foi catholique, puisqu'il déclare au numéro 23 que la valeur de cette miséricorde « dépasse les frontières de l'Eglise », car elle est « le lien avec le Judaïsme et l'Islam, qui la considèrent comme un des attributs les plus significatifs de Dieu ». Et de conclure : « Que cette Année Jubilaire, vécue dans la miséricorde, favorise la rencontre avec ces religions et les autres nobles traditions religieuses. Qu'elle nous rende plus ouverts au dialogue pour mieux nous connaître et nous comprendre ». On ne saurait en même temps prêcher les œuvres de miséricorde spirituelle et prôner l'indifférentisme religieux. La démarche du pape François repose sur une troisième contradiction tout à fait inacceptable.

Il est en outre à craindre que cette démarche, qui doit entrer en vigueur le 8 décembre prochain, à l'issue du prochain Synode annoncé pour l'automne, serve de caution aux décisions, qui auront été prises lors de cette assemblée. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, celle-ci renie la morale et la discipline de l'Eglise sur plusieurs de ses points essentiels, en acceptant de donner la communion eucharistique aux divorcés remariés et adoptant une vision plus positive à l'égard des couples homosexuels, il est clair que les catholiques auront une quatrième bonne raison de contester le bien-fondé de la démarche annoncée par le pape François. Car alors, celle-ci apparaîtra comme la garantie d'un scandale public, auquel nul catholique ne saurait donner son approbation.

L'esprit empoisonné du concile n'en finit donc pas de souffler. Décidément rien ne lui échappe, il corrompt et stérilise tout ce qu'il imprègne. Ce Jubilé sera donc bel et bien « extraordinaire »...

Abbé Christian BOUCHACOURT,  
Supérieur du District de France de la FSSPX